

Marcel GOULET (2015). « L'usage de la littérature. Du récit de voyage au récit de lecture », dans Micheline Cambron et Gérard Langlade (dir.), *L'événement de lecture*, Montréal, Nota bene, p. 59-77.

L'USAGE DE LA LITTÉRATURE.
DU RÉCIT DE VOYAGE AU RÉCIT DE LECTURE

Marcel Goulet
Université de Montréal

Qu'est-ce qui, pour un lecteur, fait *événement de lecture*? Existe-t-il, par-delà les *marginalia*, les notes de lecture et le recueil de citations, une façon, pour le sujet lecteur, de témoigner des événements pour lui marquants, qui ne soit pas contrainte à l'allusif, au divers, au fragmentaire? Je voudrais, dans la double perspective d'une meilleure saisie du phénomène d'*événement de lecture* et d'une recherche d'indices génériques et formels sur la manière de rendre compte de tels événements, revenir à la métaphore de Michel de Certeau qui, depuis quelques années déjà, sert d'épigraphe à ma pratique de la littérature et de son enseignement. «Les lecteurs, rappelons-nous, dit de Certeau, sont des voyageurs; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits, ravissant les biens d'Égypte pour en jouir¹.» Pour filer la métaphore, j'ai choisi de me tourner vers le voyageur et son récit de voyage. Si l'on accepte, en effet, que le voyageur est une figure du lecteur,

1. Michel de CERTEAU, « Lire : un braconnage », *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10/18 », 1980, p. 292.

ne peut-on à bon droit considérer que l'événement de voyage soit une métaphore de l'événement de lecture? La métaphore du lecteur-voyageur ne serait-elle pas porteuse d'autres enseignements? Pour le savoir, j'ai décidé d'aller prendre leçon chez Nicolas Bouvier dans *L'usage du monde*². Que nous enseigne ce récit de voyage sur l'événement et sur sa mise en récit? Et d'abord, qu'est-ce qui, pour le voyageur qu'est Bouvier, fait événement? Comment et pourquoi cela fait-il événement? Enfin, comment, dans son récit de voyage, Bouvier traite-t-il l'événement? Reste à voir si le fil de la métaphore ne s'est pas rompu en chemin, si les observations recueillies sur la mise en récit de l'événement de voyage, telle que la pratique Bouvier, nous auront bien instruits sur l'événement de lecture et sur sa mise en récit.

LES FIGURES ÉVÉNEMENTIELLES DU VOYAGE

Que rapporte Nicolas Bouvier comme faits dignes d'être considérés comme des événements de voyage? Je ne retiendrai ici, pour les fins de l'analyse, que trois figures événementielles : le séjour dans une ville, la rencontre de l'Autre et le passage d'une frontière. Et je me limiterai à l'étude de quelques cas exemplaires de ces figures : le séjour de Bouvier à Belgrade ; la rencontre à Quetta, en Iran, de Terence, un cabaretier d'origine galloise ; et quatre cas de traversée d'une frontière : le passage de la frontière grecque depuis la Yougoslavie, de l'iranienne depuis la Turquie, de l'afghane depuis l'Iran et de la pakistanaise depuis l'Afghanistan. Que portent ces faits pour qu'ils méritent d'être qualifiés d'événements et de faire l'objet d'un récit? Que pouvons-nous tirer de la métamorphose de ces faits en évé-

2. Nicolas BOUVIER, *L'usage du monde*, dessins de Thierry Vernet, Paris, Payot/Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs », 2001 [Librairie Droz, 1963], p. 420. Dorénavant désigné à l'aide des lettres *UM* suivies du numéro de la page.

ments opérée par le voyageur, pour notre compréhension du concept d'événement de lecture? Enfin, quel enseignement leur mise en récit nous offre-t-elle quant à la nature et à la forme du récit d'un événement de lecture?

LE SÉJOUR À BELGRADE

Dans *L'usage du monde*, Bouvier, parti de Genève en juin 1953 et arrivé au Khyber Pass (à la frontière de l'Afghanistan et du Pakistan) en décembre 1954, aura traversé quelques pays (Yougoslavie, Grèce, Turquie, Iran et Afghanistan) et séjourné dans de nombreuses villes, dont Belgrade, Prilep, Tabriz, Téhéran, Kandahar et Kaboul. Comment le séjour de Bouvier à Belgrade est-il passé de *fait* à *événement*, de l'ordre du factuel à l'ordre de l'événementiel? La lecture du récit de Bouvier montre que si son séjour à Belgrade a pris à ses yeux figure d'événement, c'est que la ville a d'abord produit des effets sur lui, qu'elle l'a pénétré et a laissé des traces. L'expérience de cette pénétration, telle que racontée par Bouvier, en est une, au premier chef, de nature sensorielle. C'est par les sens, par la vue et par l'ouïe bien sûr, mais par l'odorat et la peau surtout, que la ville est entrée dans le voyageur. Les notations liées à la prégnance sensorielle de la ville sur le voyageur sont de fait fort nombreuses et elles sont à l'origine même du processus de transformation de son séjour en événement. C'est à l'épreuve des sens, semble-t-il, que naît l'événement. Il n'est pas du tout fortuit que Bouvier ait intitulé les pages de son récit consacrées à son séjour à Belgrade « Une odeur de melon » (*UM*, 14). Il précise : « L'odeur de melon n'est bien sûr pas la seule qu'on respire à Belgrade. Il y en a d'autres, aussi préoccupantes ; odeurs d'huile lourde et de savon noir, odeurs de choux, odeurs de merde » (*UM*, 51). « Distraitement, renchérit Bouvier [parlant de lui et de son compagnon de voyage, Thierry Vernet], par l'usage qu'on en faisait Belgrade empoussiérée nous entrainait dans la peau » (*UM*, 28). Les effets sensoriels se répercuteront en affects

psychologiques. La ville a tant et si bien imprégné le voyageur de sensations, de ses bruits, de sa chaleur, de sa poussière, de ses odeurs, que celui-ci a fini par se sentir débordé et par éprouver le désir de la fuir. Mais la pénétration ne joue pas à sens unique. Si le séjour est devenu événement, c'est aussi que le voyageur a pénétré la ville. Bouvier raconte comment il en a d'abord exploré la spatialité : il en a découvert certains lieux, s'y est fixé des repères, y a configuré des itinéraires. Son séjour *dans* la ville l'a amené à agir dans et sur la ville, à *user* de son espace. Le voyageur en a également exploré la temporalité : il en a fouillé la mémoire, remonté l'histoire, jusqu'à retrouver l'origine du nom du quartier de Saïmichte, où il habite. En fait, c'est l'identité même de la ville que le voyageur a cherché à découvrir, ce dont il a rendu compte par l'entremise de notations objectives. Tout ce travail d'exploration spatiale, temporelle, identitaire aura toutefois conduit à un nouvel envahissement du voyageur par la ville, mais volontaire cette fois, sous la forme d'une intériorisation par laquelle le séjour à Belgrade aura continué à se métamorphoser en événement. Dans le processus, le voyageur y aura gagné un tout nouvel affect, celui du plaisir, du bonheur. En fin de course, en effet, son séjour à Belgrade aura rendu Bouvier heureux : « Si je n'étais pas parvenu à y écrire grand chose, c'est qu'être heureux me prenait tout mon temps » (UM, 51-52). Pour faire contrepoids au sentiment d'être débordé par la ville, pour mieux y résister, le voyageur s'en donnera une représentation métaphorique, il fixera Belgrade, telle une image, dans le musée de son imaginaire : « [...] la ville était comme une blessure qui doit couler et puer pour guérir, et son sang robuste paraissait de taille à cicatriser n'importe quoi » (UM, 51). Et, pour en arriver à prendre la mesure de son séjour dans cette ville, pour en achever la transformation en événement, Bouvier opérera tout un travail de *signification* qui trouvera son aboutissement dans des *leçons* dont le récit rendra compte sous la forme d'aphorismes. Le voyageur aura ainsi appris que « fainéanter dans un monde

neuf est la plus absorbante des occupations » (UM, 15) ; que « les révolutions s'installent, se pétrifient et deviennent rapidement celles des sculpteurs » (UM, 19) ; ou bien que « passé un certain degré de pénurie, il n'est rien qui ne se négocie » (UM, 20) ; ou encore qu'« il y a des villes trop pressées par l'histoire pour soigner leur présentation » (UM, 28) ; que « la mobilité sociale du voyageur lui rend l'objectivité plus facile » (UM, 29) ; que « la vertu d'un voyage, c'est de purger la vie avant de la garnir » (UM, 30) ; enfin, que « nous ne sommes pas juges du temps perdu » (UM, 52). L'événement se révèle, au-delà du fait, porteur d'enseignements. Du voyageur perdu dans la ville, débordé par elle, comme le lecteur égaré dans la fable, nous sommes passés à une ville *imaginée* par le voyageur, *comprise* par lui, enfermée par lui dans ses métaphores et ses aphorismes, dans le tissu de la *fabula in viatore*. Telle est aussi la vertu de l'événement. Par ailleurs, quelles autres leçons, pour la compréhension de l'événement de lecture et de sa mise en récit, pouvons-nous tirer de cet événement de voyage que fut pour Nicolas Bouvier son séjour à Belgrade et du récit qu'il en livre ? J'en retiendrai trois. D'abord, que l'expérience de la littérature, quand elle se déploie comme événement de lecture, met à l'épreuve la porosité du lecteur autant que celle de l'œuvre. Si Belgrade en est arrivée à envahir le voyageur Bouvier au point de le déborder, c'est qu'il s'est présenté à elle dans une disposition particulière : avec une porosité, une absence de couleur, une « incoloration ». Le véritable voyageur circule avec une âme en peine, pour ne pas dire en panne ; c'est la condition de l'événement. Ce qui suggère qu'il en est également ainsi pour le lecteur : c'est avec la conscience de son incomplétude et de sa vulnérabilité, avec le sentiment de son insuffisance, du manque et du vide, que le lecteur doit consentir à aborder les œuvres. Il se prive de tout événement, celui qui, pour parler comme Montaigne, voyage

«couvert et resserré³», avec une âme pleine et suffisante. L'événement de voyage, comme l'événement de lecture, serait en effet d'abord affaire de sensations et d'affects. En contrepartie, la ville s'est montrée poreuse, elle aussi, tout comme doit l'être le texte littéraire propre à faire naître un événement de lecture. Belgrade – j'emprunte ici le mot employé par Ray Bradbury dans *Fahrenheit 451* pour définir la qualité d'un livre – avait de la «texture»: Bouvier a pu, à travers les «détails» qu'elle offrait à ses sens, y «toucher la vie du doigt». L'expérience de la littérature, lorsqu'elle se fait événement, serait également, ainsi que le donne à penser le récit du séjour de Bouvier à Belgrade, une expérience de la démesure. Les terres d'Égypte, pour revenir à de Certeau, sont immenses, et les biens à ravir y sont nombreux. L'impression de débordement, parfois accompagnée d'un sentiment d'inquiétude, qui est ressentie par le lecteur alors que l'œuvre littéraire entre en lui par tous les pores de sa sensibilité, me paraît un bon indice de l'émergence d'un événement de lecture, dans ce rapport asymétrique qu'il établit au premier abord. Enfin, le récit par Bouvier de son séjour à Belgrade montre que l'événement de voyage, et c'est probablement tout aussi vrai pour le lecteur et l'œuvre dans l'événement de lecture, se fonde sur le développement d'une histoire entre le voyageur et la ville, et, qui plus est, d'une histoire d'interpénétration. L'expérience de la pénétration de la ville par le voyageur, toute pragmatique, tout heuristique, tout historique fût-elle, n'est toutefois jamais rapportée comme une expérience de la totalité. Le récit par Bouvier de son séjour à Belgrade est porteur, par-delà l'aveu de la *partialité* de l'expérience, d'un appel à revisiter un espace, un temps, une identité qui ne se sont jamais entièrement ni

3. Montaigne disait avec honte de ses compatriotes voyageurs: «Ils voyagent couverts et resserrés d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendant de la contagion d'un air inconnu». «De la vanité», *Essais*, présentation de Marie-Madeleine Fragonard, Paris, Pocket, coll. «Classiques», 1998, p. 377.

pleinement dévoilés. Ce qui porte à croire, à propos de l'événement de lecture, que, malgré toutes ses tentatives d'assimilation de l'œuvre, le lecteur se trouverait condamné, pour son plus grand plaisir peut-être, à la *partialité*, à la *fragmentarité* et à la relecture. Le bonheur de l'événement tiendrait à son irrésolution, à son inachèvement.

LA RENCONTRE DE TERENCE

Au tout début de son récit, Bouvier, à peine arrivé à Belgrade pour y retrouver Vernet, qui avait pris pour s'y rendre un autre itinéraire, y va de cette réflexion à propos de son compagnon: «En traversant, les pieds blessés et la sueur au front ces campagnes peuplées de paysans incompréhensibles, il remettait tout en question. Cette entreprise lui paraissait absurde. D'un romantisme idiot» (*UM*, 14). Note brève sur un non-événement, qui a pourtant eu son effet sur le compagnon de voyage de Bouvier au point de l'amener à interroger la pertinence et le sens du voyage entrepris. La non-rencontre, l'impossible rencontre, c'est l'impossible événement, le non-événement. Le voyageur envisage ici de renoncer à son voyage, perçu comme un non-voyage, comme le lecteur condamné à la non-lecture devant l'indéchiffrabilité de l'œuvre. *L'usage du monde* révèle ici une deuxième figure événementielle du voyage, la rencontre de l'Autre, tout en posant que l'Autre ne peut devenir, pour le voyageur, figure d'événement que s'il y a compréhension mutuelle et, par voie de conséquence, possibilité de sens.

La rencontre par Bouvier, à Quetta, en Iran, de Terence, un cabaretier d'origine galloise, en est un bon exemple. Comment le fait est-il ici devenu événement? Comment a-t-il été mis en récit? Le récit que présente Bouvier de cette rencontre s'ouvre sur une image de l'Autre dont la construction mobilise la fonction imaginative, mémorielle, muséale du voyageur. Pour reparler comme de Certeau, il faut bien d'abord ravir les trésors d'Égypte si l'on veut ensuite en jouir. Bouvier retrouve dans sa

mémoire les traces de Terence qu'il y a inscrites : des traits physiques (« ses pantalons de flanelle distendus, ses yeux patients, ses lorgnons de fer et ce hâle cuivré des invertis qui ménage à l'endroit des pommettes deux zones de couperose bien irriguées où affleurent les émotions » – *UM*, 322) ; des traits psychologiques (distraction, bienveillance, allure lumineuse et brisée tout à la fois) ; un penchant pour l'homosexualité ; une habileté culinaire tenant « du mage et de la Tzigane amoureuse » (*UM*, 323) ; toutes ces traces composent l'image qu'il en a conservée. L'image de l'Autre intériorisée, subjectivée, rapportée par le voyageur dans la galerie de sa mémoire, révèle bien ici sa nature partielle, fragmentaire, plus ou moins caricaturale. Le récit prend également la mesure métaphorique du territoire de l'Autre, le *Saki Bar*, du nom de Saki, « le Ganymède de la poésie persane, l'échanson du paradis, l'introducteur à des délices qu'une enseigne de bois suspendue au-dessus de l'entrée exprimait fort bien : un flacon de vin à long col, un narghilé, un luth et une grappe de raisins » (*UM*, 323), ainsi que des désirs, des projets et des échecs qui y sont associés. Le trésor n'est donc pas rapporté seul ; l'image de l'Autre traîne avec elle son espace, le lieu original de son inscription. Le voyageur confère aussi à cette image une autre dimension, celle de la temporalité, par la reconstruction du passé de l'Autre, un travail d'« imagination », dit-il, qu'il accomplit à partir des anecdotes racontées par Terence, entre autres le récit de la visite, faite alors qu'il était jeune, dans une maison de rendez-vous de Londres. L'Autre acquiert ainsi, aux yeux du voyageur, une histoire, et son image, une profondeur. L'exploration de l'Autre se poursuit à travers celle de son identité. Le voyageur notera, dans la mise en récit de sa rencontre, les objets que l'Autre a transportés avec lui et conservés (« la photographie d'une meute de setters devant une façade à clochetons, quelques volumes de Tennyson, Proust dans une reliure de toile verte » – *UM*, 338), les musiques qu'il préfère écouter (« Alfred Cortot, l'*Orphée* de Gluck, la *Flûte enchantée* » – *UM*, 338). Il prendra aussi acte de sa dépendance à l'égard

de l'Asie, de son sentiment d'enlèvement, du trouble causé chez lui par l'usure et par le vieillissement des choses, enfin, de son aptitude au bonheur. Le récit de la rencontre de l'Autre s'enrichit ainsi de toute une série d'observations sur son espace, sur sa temporalité, sur son identité. Peu à peu, le voyageur tisse de l'Autre, plus qu'une image, une figure : de plus en plus, le fait devient événement. Et le récit de cette rencontre de l'Autre à travers la personne, ou plutôt le personnage, voire la figure, de Terence trouvera son dénouement dans la signification que finira par prendre l'Autre aux yeux du voyageur. Car l'Autre mis en récit par le voyageur n'est pas une personne qui appartiendrait à l'univers réel et objectivable du fait, au récit primaire de sa propre vie. L'Autre, dont la rencontre est devenue événement, est dorénavant un personnage dans un nouveau récit fictionnalisé par le voyageur, voire une figure, version dépersonnalisée de l'être réel, version désincarnée du personnage, inscrite avec toute sa polyvalence dans un métarécit – nous ne sommes jamais bien loin de la *fabula in viatore*. La mise en récit de la rencontre, après s'être ouverte sur une image de Terence, se terminera en effet sur une figure que le voyageur aura, par un travail de symbolisation et d'interprétation, dessinée et qu'il donnera à voir, notamment, sous la forme d'aphorismes :

On ne peut aimer vraiment que les choses dont on dépend ; pour trois semaines nous dépendions du *Saki Bar* et nous l'aimions. Terence dépendait de l'Asie avec laquelle il s'était « compromis », et rêvait de s'en arracher, mais il l'aimait et avait payé assez cher pour prendre au dessin d'un tapis ou à la poésie persane ce plaisir âpre et profond que ne connaîtront jamais ceux qui n'ont pas « d'ennuis à craindre » (*UM*, 326).

Car l'événement, ici encore, a force d'enseignement. Et que retiendra donc, ultimement, le voyageur Bouvier de sa rencontre avec cet Autre, ce cabaretier gallois, ce Terence ? Pourquoi aura-t-elle finalement pour lui valeur d'événement ? La figure retenue,

mise en abyme oblige, sera celle du voyageur, du véritable voyageur :

Le voyage, comme une spirale, montait en repassant sur lui-même. Il faisait signe, nous n'avions qu'à le suivre. Terence, très sensible au bonheur, décachetait sa dernière fiasque d'Orvietto. Le bouchon sautait, augmentant de vingt-trois roupies le passif du Saki. Peu lui importait. Il avait dépassé l'efficiency, le genre *on ne m'a pas*. Demi-solde coincé dans ce bar en dérouté, chargé des confidences de toute une ville, de dettes et de vieux disques de Mozart, il voyageait plus loin et librement que nous. L'Asie engage ceux qu'elle aime à sacrifier leur carrière à leur destin. Ceci fait, le cœur bat plus au large, et il y a bien des choses dont le sens s'éclaire. Pendant que le vin tiédissait dans nos verres et que Terence regardait cheminer les étoiles, immobile et attentif comme un oiseau de nuit, un vers de Hâfiz me revenait en mémoire :

... *Si le mystique ignore encore le secret de ce Monde je me demande de qui le cabaretier peut bien l'avoir appris...* (UM, 352)

Retenons ici, pour la compréhension de l'événement de lecture et de sa mise en récit, que c'est encore une fois par son inscription dans la mémoire du voyageur, dans son imaginaire, dans son entendement, dans sa « fable », que la rencontre de Terence sera, pour lui, devenue événement. Que, pour qu'opère la métamorphose du fait en événement, il a fallu que le sujet se livre à tout un travail sur l'espace de l'Autre, sur son histoire, sur son identité, un travail de *subjectivation*, de *fixation* dans la mémoire et l'imaginaire et de *signification*. Enfin, que la mise en récit de cette histoire de la découverte d'un Autre, de sa connaissance, s'est de nouveau heurtée à la *partialité* et à la *fragmentarité*. L'Autre, le fait de l'Autre dans sa totalité, paraît échapper, dans sa transformation en événement, à une saisie pleine et entière.

LE PASSAGE DE LA FRONTIÈRE

Le voyageur est un nomade, il se déplace d'un lieu à un autre. L'essence du voyage, qui est peut-être aussi bien celle de la lecture, c'est le mouvement. Dans ses déplacements, il arrive au voyageur de traverser des frontières, comme au lecteur de sortir d'une œuvre pour entrer dans une autre. Pour le voyageur, si le passage d'une frontière fait figure d'événement, c'est qu'il s'y trouve exposé à l'expérience du changement, de l'altérité, de l'étrangeté, à l'expérience d'une autre culture, d'une langue inconnue, d'un autre temps. Ainsi en est-il pour Bouvier, alors qu'il franchit la frontière gréco-yougoslave. Dans la mise en récit qu'il en livre, les notations du voyageur sur les sensations qu'il éprouve, sur ses sentiments, ses émotions, ses états d'âme, semblent toujours suivre, dans la logique de la construction de l'événement, ses notations sur les faits observables. Si le fait de traverser une frontière devient événement, c'est qu'il passe du registre de l'objectivité à celui de la subjectivité, ce dont témoigne sa mise en récit. Le fait, pourrait-on dire, joue simple, alors que l'événement joue toujours double, sur le terrain de la subjectivité aussi bien que sur celui de l'objectivité. Quittant la Yougoslavie pour les Balkans, le voyageur Bouvier observe un changement dans la nature du bleu : « [O]n passe d'un bleu nuit un peu sourd à un bleu marin d'une intense gaieté » (UM, 87). Il rapporte aussi « que le rythme des conversations et des échanges s'est beaucoup précipité » (UM, 87). Et il en note les effets : outre l'intense gaieté qu'il éveille chez lui, le bleu « agit sur les nerfs comme de la caféine » (UM, 87). Du nouveau rythme de locution naît le sentiment du retard ; le voyageur, d'abord pris de court, en est quitte pour un ajustement : « On est en retard d'une réplique au moins, ou d'un geste, puis on ramène son intelligence à fleur de peau, on s'adapte, et le plaisir commence » (UM, 87). N'en est-il pas de même du lecteur ? La même histoire se répète lorsque Bouvier traverse la frontière qui sépare l'Anatolie de l'Iran. Il vit une sorte de « départissement », de « vidange » de

l'âme : « Les roues en écrasant le sable faisaient une interminable et profonde respiration pendant que les souvenirs de la dure Anatolie fondaient comme sucre dans le thé » (*UM*, 126). Ne disait-il pas, à Belgrade, que « la vertu d'un voyage, c'est de purger la vie avant de la garnir » (*UM*, 30) ? Mais le voyageur, est, du même coup, confronté à la nouveauté, renvoyé à son désarroi :

Une galette mince comme du journal avait remplacé le pain turc ; et le petit lait, le café. Plus moyen de déchiffrer une enseigne ou une borne milliaire ; c'était l'écriture persane qui marche à reculons. Le temps aussi : en une nuit nous avons passé du vingtième siècle du Christ au xiv^e de l'Hégire, et changé de monde (*UM*, 126-127).

Ici encore, la mise en récit révèle l'incapacité de déchiffrement, le sentiment d'un recul dans le temps, d'un changement de monde : à rapprocher du sentiment de perte de ses repères, du sentiment de déficit, de déficience, d'insuffisance du lecteur face à une œuvre « dépayssante », issue d'un autre lieu, d'un autre temps. À la frontière de l'Iran et de l'Afghanistan, après les observations objectives d'usage, le voyageur nous rapporte, de la même manière, ses impressions, notamment celle liée au sentiment d'un changement de monde. Étonné que le douanier ne lui interdise pas l'entrée au pays malgré un visa périmé, Bouvier y va de ce commentaire à la fois culturel, sur la différence entre Européens et Asiatiques, et philosophique, sur la constance de l'être humain : « En Asie, on ne tient pas l'horaire, et puis, pourquoi nous refuser en août ce passage qu'on nous accordait pour juin ? En deux mois, l'homme change si peu » (*UM*, 355). Le même indice, de la présence d'aphorismes et de notations métaleptiques, déjà repéré dans la mise en récit du séjour à Belgrade et de la rencontre de Terence, reparaît ici, élevant le fait au rang d'événement. Puis, Bouvier ajoute à son récit une réflexion sur l'ouverture de certains pays aux étrangers venus les visiter : « Visiter l'Afghanistan est encore un privilège. Il n'y a pas si longtemps, c'était un exploit » (*UM*, 354). Pour étayer sa réflexion,

Bouvier introduit dans son récit quelques notes historiques sur la fermeture par les Afghans de leur territoire aux visiteurs étrangers et il cite en exemple les cas d'un indianiste et d'un archéologue auxquels on avait interdit le passage de la frontière. Ce faisant, Bouvier reprend le travail, déjà observé à propos de Belgrade et de Terence, qui consiste à reconstruire le passé d'un fait, en ce cas la traversée de la frontière afghane, et qui a pour effet de lui conférer le statut d'événement, d'autant qu'il redouble ici sa note historique d'un commentaire sur le caractère exceptionnel de la chose. L'événement de lecture retrouve ici encore quelques-unes de ses marques dans la représentation métaphorique que nous en offre l'événement de voyage : pour ne prendre qu'un exemple, et si l'on s'autorise à inverser l'ordre d'emploi des concepts de Bouvier, la lecture des *Essais* de Montaigne, qui, il n'y a pas si longtemps relevait du privilège, n'étant réservée qu'à quelques *happy few*, n'est-elle pas maintenant devenue un exploit ? Suffirait-il, pour obtenir son « précieux visa » de lecteur, comme pour le voyageur Bouvier, « d'un peu de tact et de patience » (*UM*, 354) ?

Enfin arrivé au Khyber Pass, à la frontière de l'Afghanistan et du Pakistan, notre voyageur fait d'abord état, dans son récit, de ses sentiments et de ses états d'âme : « Je n'étais pas pressé. On ne l'est pas quand il s'agit de quitter un pays pareil » (*UM*, 414). Comme le lecteur, serions-nous tentés d'ajouter, chez qui la hâte a cédé la place au calme et à la lenteur, et qui se sent soudainement peu pressé de terminer une œuvre dont la lecture a constitué pour lui un événement. Dans son récit de ce dernier passage de frontière, Bouvier rapporte aussi, bien sûr, ses observations sur l'état des lieux, de la montagne à traverser ; mais le retour au « je », à la représentation métaphorique des lieux et à la *fabula in viatore* paraît une fois de plus inéluctable :

J'ai passé une bonne heure immobile, saoulé par ce paysage apollinien. Devant cette prodigieuse enclume de terre et de roc, le monde de l'anecdote était comme aboli. L'étendue de

montagne, le ciel clair de décembre, la tiédeur de midi, le grésille du narghilé et jusqu'aux sous qui sonnaient dans ma poche, devenaient les éléments d'une pièce où j'étais venu, à travers bien des obstacles, tenir mon rôle à temps. « Pérennité... transparente évidence du monde... appartenance paisible... » moi non plus, je ne sais comment dire... car, pour parler comme Plotin :

*Une tangente est un contact
qu'on ne peut ni concevoir ni formuler*

Mais dix ans de voyage n'auraient pas pu payer cela (UM, 418).

Dans le prolongement des épanchements de sa subjectivité, la mise en récit par Bouvier de cette dernière traversée d'une frontière propose de nouvelles considérations générales sur le rapport de l'homme à la vie, au monde, à soi-même :

Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr (UM, 418).

Le « je » s'est métamorphosé en « vous », en « nous » finalement, comme en témoigne la phrase d'Emerson citée en épilogue : « ... et ce bénéfice est réel, parce que nous avons droit à ces élargissements, et, une fois ces frontières franchies, nous ne redeviendrons jamais plus tout à fait les misérables pédants que nous étions » (UM, 419). Le fait, lui, le passage de la frontière, s'est épanoui, à travers ces réflexions à caractère philosophique, en événement. C'est que la mise en récit en a fait advenir le sens, un sens dont la portée est universelle, comme le sont aussi les effets de l'événement, ramenés ici à leur précarité et, du même coup, à leur fécondité, le « je » étant ainsi ultimement renvoyé à sa porosité. Le fait de quitter un pays pour entrer dans

un autre a aussi fait naître, chez le voyageur, des sentiments ambivalents. L'expérience du départ, nous l'avons noté déjà, est vécue comme en étant une de séparation, de « départissement », d'abandon : « Repris mon passeport paraphé, et quitté l'Afghanistan. Il m'en coûtait » (UM, 418), affirme Bouvier, au moment d'entrer au Pakistan. La déception de sa clôture serait-elle un trait déterminant de l'événement ? Mais la déception paraît bien éphémère ; aussi Bouvier ajoute-t-il presque du même souffle : « Sur les deux versants du col la route est bonne. Les jours de vent d'est, bien avant le sommet, le voyageur reçoit par bouffées l'odeur mûre et brûlée du continent indien... » (UM, 418-419), nous renvoyant à la phrase du Roméo de Shakespeare qui sert d'exergue à *L'usage du monde* : « *I shall be gone and live or stay and die* » (UM, 7). Le passage de la frontière marque l'entrée dans un monde nouveau, exigeant du voyageur une porosité nouvelle, mais offrant également à ses sens remis en état d'excitation des promesses nouvelles, la porte d'entrée, l'amorce de l'événement, demeurant la sensation, comme le sens semble en être la clôture. L'événement de lecture, ce pourrait bien être aussi la mort du lecteur.

LA MISE EN RÉCIT DE L'ÉVÈNEMENT

La mise en récit du voyage met en lumière tout un travail de métamorphose du fait en événement, qui est d'abord affaire de spatialité. Le récit montre en effet, en tout premier lieu, le déplacement du fait de l'ordre de l'*extériorité* à l'ordre de l'*intérieurité*, par un processus de *subjectivation* qui le fera renaître comme événement. La ville, la frontière, ainsi déplacées, seront désormais davantage qu'un point ou qu'une ligne hachurée sur une carte ; l'Autre, relocalisé dans le musée du « je », sera dorénavant plus qu'un simple individu enfermé dans sa concrétude. Les faits de départ ne seront plus des phénomènes entièrement livrés à leur objectivité. Ils auront été habités par une subjectivité et ils auront, en retour, investi une intérieurité, le sujet s'étant avancé

vers eux dans toute sa porosité. Le travail de métamorphose aura commencé par la sensation, et, dans le récit, le coup aura été marqué par la substitution de notations sensorielles aux notations objectives de départ. C'est que la transformation du fait en événement ne peut s'accomplir que dans le retour du voyageur à soi, dans ce passage à rebours de la frontière.

La mise en récit marque également le passage du fait de l'ordre du *mouvement* à celui de la *constance*. L'événement s'installe alors, par un processus de *fixation*, dans une mémoire, où il acquerra un statut muséal. Il perd du coup la mobilité originale du fait pour en acquérir une toute nouvelle, événementielle. Belgrade est ainsi devenue, pour Bouvier, une image : le voyageur l'a fixée dans son imaginaire, sous représentation métaphorique. Terence a abandonné son corps : un portrait de lui est désormais suspendu dans la mémoire et l'imaginaire du voyageur. Le Khyber Pass s'est transformé en « paysage apollinien ». La ville, l'Autre, la frontière commencent une vie nouvelle, une vie muséale, dans laquelle ils seront appelés à retrouver une nouvelle mobilité.

Enfin, la mise en récit joue avec la temporalité du fait, son inscription dans le temps. Car l'événement de voyage ressortit d'abord du fait, voire du fait divers. Or, le fait appartient à l'ordre de l'éphémère, de l'instantané, du ponctuel. Il a une date de péremption. Les faits se chassent les uns les autres, ils fuient l'inactualité. L'événement, au contraire, cultive l'inactualité. Le récit témoigne de ce passage de l'événement de l'ordre du *fait* à l'ordre du *sens*, à travers le processus de *signification*. Le récit révèle d'abord, par les notes historiques qui le composent, une temporalité nouvelle que le voyageur confère au fait de manière à le transformer en événement. Bouvier travaille à reconstituer, ne serait-ce que partiellement, l'histoire de Belgrade, de Terence, du passage de la frontière afghane. Le jeu sur la temporalité du fait ne s'arrête toutefois pas à la reconstruction de son passé. Par le processus de *signification*, le fait accède à l'ordre du *sens*, et du coup, à un autre ordre de la temporalité. Les images s'y

transforment en figures. L'événement acquiert là une pérennité que le fait qu'il était au départ ignorait, ce que le récit traduit par le recours à l'aphorisme.

*
* * *

Je m'arrêterai sur trois interrogations. En premier lieu, l'événement apparaît comme une construction : il est bien de l'ordre du construit, non du donné. À la lecture de *L'usage du monde*, il ressort que cette construction serait individuelle. Le voyageur – comme le lecteur? – est un solitaire. Bouvier a beau voyager avec Vernet, son récit de voyage ne porte que sa signature, ses événements de voyage sont les siens. En est-il de même du lecteur? Un événement de lecture ne pourrait-il être le fait d'une communauté de lecteurs? Est-il strictement de nature personnelle, une pure construction individuelle? Et, en ce cas, peut-il être objet de partage? La réponse suggérée par l'étude du récit de Bouvier, c'est que sa mise en récit, notamment par le recours à l'image dans la métaphore, à la figure et à l'idée dans l'aphorisme, en permet jusqu'à un certain point le partage. Par ailleurs, le maître d'œuvre de cette construction qu'est l'événement de lecture est-il exclusivement le sujet lecteur, dans la solitude et la liberté de sa subjectivité? Quelle est la part de l'objet, de l'œuvre littéraire, dans la construction de l'événement? Quelle est la part de Belgrade, de Terence, des frontières dans leur métamorphose en événements? N'en fournissent-ils que le matériau? N'est-ce pas prétention de la part du sujet lecteur d'affirmer que la construction de l'événement relève de son seul ressort? « Un voyage se passe de motifs, dit Bouvier au début de son récit. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait » (*UM*, 12). On croit qu'on va faire une lecture, mais n'est-ce pas bientôt la lecture qui vous fait et vous défait?

Deuxième interrogation. L'événement de lecture serait-il, de par sa nature, essentiellement heureux? Le séjour à Belgrade, la rencontre de Terence, le passage des frontières sont tous des événements associés, chez le voyageur, à un sentiment de bonheur, malgré la part de déception qu'ils comportent et qui tient en partie à l'expérience de la *partialité* et de la *fragmentarité* dont ils sont porteurs. Le voyageur pourra toujours y échapper un peu, toutefois, par la *revisitation* des lieux ou des personnes, et le lecteur pourra faire de même par la relecture des œuvres. Par ailleurs, si l'on suit Bouvier, le lecteur, à l'exemple du voyageur, paraît condamné à circuler d'œuvre en œuvre, à l'affût de découvertes nouvelles, avec, chaque fois, le renvoi à son vide intérieur, à l'insuffisance d'une âme qu'il comble plus ou moins à chaque événement, mais qu'il se doit de vidanger dès qu'il désire en vivre un nouveau. Peut-on imaginer dans l'événement de lecture, et à l'image du Sisyphe de Camus, un lecteur heureux?

Enfin, dernière interrogation: quelle est l'espérance de vie d'un événement de lecture? Quelle en est la résistance au temps, à l'épreuve de la durée? Et, par voie de conséquence, quelle est la portée de son impact sur le lecteur? La première phrase du roman *La vie nouvelle* d'Orhan Pamuk est: «Un jour, j'ai lu un livre, et toute ma vie en a été changée⁴.» Au moment de franchir le Khyber Pass, sur la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan, le voyageur Bouvier livre les dernières phrases de son récit: «Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée» (UM, 418). Mais, moins catégorique que le narrateur de Pamuk, et peut-être plus proche, dans cet événement de voyage qu'est le passage d'une frontière, de l'essence même de l'événement de lecture, il s'empresse d'ajouter, et je le rappelle:

Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr (UM, 418).

S'il faut en croire Bouvier, l'événement de lecture serait, comme pour le geste de Sisyphe, toujours à recommencer. Tel serait le prix du bonheur de lire.

4. Orhan PAMUK, *La vie nouvelle*, traduit du turc par Munnever Andac, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1999, p. 13.